

l'expert « Objectiver les risques plutôt que de cultiver l'alarmisme »

ENTRETIEN

Il serait indécent de minimiser l'attaque du Thalys au motif qu'au fond, personne n'y a perdu la vie - on frémit à l'idée du carnage qu'aurait pu provoquer un individu rompu au maniement des armes en possession d'un tel arsenal ! Prendre acte de la gravité des faits ne dispense cependant pas de s'interroger sur l'ampleur de la réaction et de l'émotion qu'ils ont provoquée. Nous avons interrogé à ce propos Vincent de Coorebyter, titulaire de la chaire de philosophie sociale et politique contemporaine à l'ULB.

Si l'on consulte la chronique de la seconde moitié du XX^e siècle, on est frappé par la récurrence des attentats en Europe. Rien qu'en France, l'OAS, Action directe, les groupes d'Abou Nidal et de Carlos, le GIA ou le FLNC ont fait des centaines de morts. Pourtant, on a le sentiment que le climat est plus « anxio-gène » aujourd'hui...

Sur la longue durée, il est incontestable que nous vivons dans des sociétés beaucoup plus sûres que les siècles précédents : tous les historiens sont d'accord sur ce point. Cela dit, ça peut être un motif de méditation pour les philosophes ou les psychologues mais je ne suis pas sûr qu'on puisse en tirer des conséquences pratiques, en termes de politiques de sécurité ou de réponses gouvernementales à apporter à la donne actuelle. Ce n'est pas parce que la situation a été pire à d'autres moments qu'on doit accepter une régression.

Cela n'empêche pas du tout, au contraire, de se demander pourquoi nous nous sentons peu en sécurité aujourd'hui alors qu'en réalité, le niveau de sécurité est loin d'être mé-

diocre. Il me paraît évident qu'il y a un impact des relais médiatiques. Il y a non seulement multiplication des médias mais il y a aussi le phénomène des médias en continu. Il fut un temps où on lisait un journal et où on regardait un journal télévisé par jour ; la nouvelle était déversée une fois puis on attendait le lendemain pour être de nouveau, éventuellement, devant la même réalité dont on avait affiné l'analyse. Aujourd'hui, on peut rester tétanisé des journées entières devant des chaînes d'info en continu. En plus, ces médias ingèrent et diffusent des infos venant de la planète entière. On vit dans ce bain anxio-gène global. Il y a là un facteur qui n'est sûrement pas négligeable et qui devrait peut-être appeler quand même un certain nombre de médias sur leurs pratiques. On sent bien que pour certains d'entre eux, un événement dramatique et traumatisant est une source d'audience et de légitimité de leur suivi en continu de l'information. Il y a là quelque chose d'assez malsain.

En termes de sécurité - comme de santé d'ailleurs -, le simple fait de courir un risque devient de plus en plus insupportable...

Nous sommes effectivement dans une société plus sensible au moindre risque qu'il y a encore 20 ou 30 ans. Je pense qu'il y a des raisons vraiment sociologiques : nous vivons dans une société individualiste dans laquelle chacun, comme disait le sociologue Paul Yonnet, est né d'un désir d'enfant. Chacun a été voulu, désiré, choisi et se sent une sorte de finalité à lui tout

seul, et attend que la société lui prête une attention particulière - alors qu'il n'y a pas si longtemps, on se voyait plutôt comme un rouage d'une collectivité, comme un relais à l'intérieur d'une famille, comme le simple pion qui devait exercer une fonction. Par ailleurs, nous vivons depuis plusieurs années dans une situation qui est glo-

balement

une

si-

tuation de paix, de prospérité, de développement technologique et de confort - malgré un chômage important et des crises économiques. Ajoutez à cela l'action de groupes qui ont attiré l'attention sur un certain nombre de dangers qui jusque-là étaient sous-estimés, et, de toute évidence, tout cela conduit à une sorte de sensibilité générale au moindre risque. On observe une sur-sensibilité à l'égard de n'importe quelle forme de menace qui crée une sorte de climat anxio-gène sur lequel des événements plus légitimement traumatisants viennent s'installer avec force. Les médias, l'école comme les intellectuels ont un rôle à jouer, qui est de prendre la mesure et d'objectiver les degrés de risques dans lequel nous nous trouvons, plutôt que de cultiver l'alarmisme.

Nous sommes, c'est vrai, plus plongés dans un bain qui donne l'impression

d'une menace islamiste multiforme, persistante et incontrôlable. Il n'est pas du tout sûr qu'il y ait la moindre dimension terroriste et a fortio-

ri islamiste dans ce qui s'est passé dans le Thalys - si j'ai bien compris, le prévenu le nie - mais vu certains éléments de son profil, c'est rattaché à une série. On a connu le terrorisme algérien, le terrorisme palestinien, le terrorisme irlandais, mais les causes étaient identifiables et compréhensibles : des entreprises de libération nationales, avec des motivations et un ennemi identifiable, dont on pouvait comprendre les ressorts et identifier des interlocuteurs et des solutions potentielles (accorder de l'autonomie, un territoire...). Ici, même si je ne suis pas de ceux qui emploient l'expression de « guerre de civilisations », qui est erronée et dangereuse, il y a une dimension civilisationnelle - à savoir, pour certains activistes, un contentieux entre le monde musulman et le monde occidental. Mais on ne va jamais organiser la paix des braves entre deux aires planétaires... Et donc, on se retrouve, certainement dans la population, devant l'impression qu'il n'y a aucune raison que ça s'arrête et qu'en plus, cela se diffuse dans des lieux de plus en plus inattendus et symboliquement choquants. Je ne prétends pas qu'on est plongé définitivement dans ce conflit : il se transformera ou il s'apaisera comme d'autres, mais on peut très bien comprendre que la population soit désemparée devant cette situation. ■

WILLIAM BOURTON